Les Suédois étaient en retard. Peut-être même ne viendraient-ils pas.

L'inspecteur Jeremy Fisk, du service des Renseignements du NYPD, détestait le nord de l'État de New York. La simple idée de ce lieu le mettait en boule. Même s'il avait passé son enfance à voyager à travers le monde, il avait vécu la plus grande partie de sa vie d'adulte à New York et il aimait passionnément sa ville d'adoption. En tant que pur New-Yorkais, il se faisait un principe de mépriser le nord de l'État. C'était le domaine des péquenots, des terrains de caravaning et des cervidés suicidaires que vous ne pouviez éviter qu'en fonçant dans le fossé lorsqu'ils se jetaient sur les phares de votre voiture. Le Nord, c'était la campagne profonde. Le Nord, c'était la sauvagerie à l'état pur.

Les gens qui ne vivaient pas dans cet État s'imaginaient qu'il était recouvert de bitume d'un bout à l'autre, ce qui n'était absolument pas le cas.

En vérité, le Nord était aussi rural que l'Indiana ou le Kentucky. Et là où Fisk et ses collègues de chez les fédéraux faisaient le pied de grue, il n'y avait même ni péquenots, ni terrains de caravaning, ni cervidés fous.

Non, il n'y avait que des arbres. Des arbres et de la neige. Des arbres, de la neige et quatre flics new-yorkais attendant de menotter deux Suédois censés franchir illégalement

la frontière canadienne. Fisk était assis à l'arrière de la Jeep banalisée. La neige cotonneuse tombait par lourdes vagues, pareille à des bancs de plancton. Le sentier, désormais recouvert d'une épaisse couche de neige, était l'un des nombreux chemins forestiers qui passaient la frontière en serpentant à travers une forêt s'étendant à perte de vue entre le fleuve Saint-Laurent et le lac Champlain.

— Ils se pointeront pas, Fisk.

Le conducteur de la Jeep, un dénommé Ralph Carver, travaillait pour l'ICE¹, le Service de l'immigration et des douanes.

— Je te mets ma main à couper que ces enfoirés de Suédois sont confortablement installés devant un porno, dans une chambre d'hôtel douillette quelque part à Montréal, poursuivit-il.

À la droite de Carver se tenait Ari Schaefer, agent de la DEA², la brigade des stupéfiants. La chef d'escouade du FBI, l'agent spécial Mary Rose Palestrina, était à l'arrière, séparée de Fisk par un Thermos vide et le Glock de l'inspecteur dans son holster. C'était encore la même « soupe alphabet » d'agences qui ne pouvaient ni se sentir ni se faire confiance – la recette parfaite pour un fiasco total.

— Et encore, rien ne nous dit que ces deux rigolos ne sortent pas tout droit de l'imagination débordante de Fisk, ajouta Schaefer, l'agent de la brigade des stupés.

Les fédéraux refusaient de croire que le NYPD pouvait les mettre sur une piste sérieuse de terrorisme international, et cela faisait quatre heures que Fisk devait essuyer leurs provocations. Jusqu'ici, il était parvenu à ne pas leur rétorquer d'aller se faire voir. Il s'agissait de *sa* source, de *ses* infos – de *son* affaire, même, si on poussait jusqu'au bout –, mais les différentes agences chargées de la sécurité du pays avaient pour ordre de coopérer, au moins

1 Immigration and Customs Enforcement.

2 Drug Enforcement Administration.

pour donner l'image aux citoyens que la lutte contre le terrorisme était un sport d'équipe. C'était le plan de Fisk, c'étaient les Renseignements qui dirigeaient l'opération, mais l'agent spécial Palestrina n'avait pu s'empêcher d'endosser son rôle de meneuse. Fisk avait l'impression d'être invité à sa propre fête.

— Sans rire, vous avez vu le temps ? s'agaça Carver. Il faudrait vraiment être con pour sortir par une journée aussi pourrie.

Les essuie-glaces s'agitaient frénétiquement et le chauffage était monté à fond. Ils parvenaient à voir correctement à travers le pare-brise, mais la neige commençait à s'accumuler sur les vitres des portières, ce qui bouchait toute vision de la route par laquelle les Suédois étaient censés arriver. Le véhicule était garé en oblique sur le bas-côté ; c'étaient donc ces vitres qui offraient le meilleur angle.

— J'ai rien en visuel, cracha l'agent des stups. C'est le tour de qui ?

— Le mien, répondit Fisk.

Ce n'était pas vrai, mais il en avait assez d'être coincé au milieu de ces types dont le champ de vision était surtout obscurci par leur ego... Carver lui tendit un petit grattoir rose en plastique, leur seul moyen de défense contre l'épaisse couche de neige. Fisk ouvrit la portière et descendit.

Une fois la portière refermée, le silence soudain lui fit l'effet d'une caresse. Il resta immobile un instant, soufflant un gros panache de dioxyde de carbone, ragaillardisé par le froid. La température avait chuté en dessous de zéro, et le moindre centimètre carré du véhicule était recouvert d'une couche de neige humide qui s'était rigidifiée comme une croûte. Fisk se mit à gratter les vitres.

Il commençait à se faire du mouron. Ils attendaient deux suspects censés passer la frontière canadienne illégalement – des militants musulmans suédois munis de

radio-isotope destiné à un explosif qu'ils utiliseraient en plein New York dans les trois semaines à venir. Six mois plus tôt, l'idée de militants musulmans suédois l'aurait bien fait rire.

Mais personne ne riait aujourd'hui, pas après que Magnus Jenssen avait failli pulvériser le président Obama sur Ground Zero, l'année précédente. C'était Fisk lui-même qui avait intercepté le terroriste.

Aujourd'hui, deux autres membres de sa cellule suédoise, visiblement peu découragés par l'échec de leur camarade – à vrai dire, plutôt encouragés par sa capture et son jugement imminent –, débarquaient aux États-Unis avec dans leurs valises un demi-gramme d'un radio-isotope extrêmement toxique de polonium 210.

Un demi-gramme pouvait paraître dérisoire, mais un dix-millième de gramme suffisait à tuer un être humain.

À l'origine, l'équipe envoyée sur place devait comprendre six membres du HRT¹, l'unité de sauvetage d'otages du FBI, un drone des Renseignements, un hélicoptère des douanes et plusieurs agents du service d'immigration.

Mais le véhicule du HRT avait fait la rencontre d'un de ces fameux cervidés suicidaires, sur la route. En voulant l'éviter, le conducteur avait fait faire un tonneau au fourgon, envoyant un membre de son équipe à l'hôpital avec une épaule déboîtée et anéantissant toute chance au HRT de participer à la mission.

L'hélicoptère transportant les agents de l'immigration avait dû faire demi-tour à cause du manque de visibilité et le drone n'avait même pas décollé. Le fournisseur civil avait prétexté une « fonctionnalité non optimale de la surface de contrôle », ce qui dans son jargon voulait dire : « Un avion télécommandé ne peut pas voler sous la neige. »

1 Hostage Rescue Team.

Il ne restait donc que les quatre passagers de la Jeep. Heureusement, l'agent des stupés leur avait montré les fusils qu'il avait réquisitionnés pour l'occasion : un AR-15 et un Remington 870 truffés de tellement de lasers, de loupiotes et de gadgets optiques qu'ils semblaient tout droit sortis d'un film de science-fiction.

Magnanime, il avait précisé que si la situation devait dégénérer, Fisk pouvait prendre le fusil de chasse. « Mais l'AR est à moi », avait-il ajouté. « Personne n'a le droit d'y toucher. C'est mon joujou. » Il s'était alors emparé de l'arme et avait fait mine de se frotter à elle de manière pour le moins suggestive. « Pas vrai, bébé ? Allez, fais plaisir à papa, ma petite salope. »

Voilà le genre d'agent qu'on avait jugé bon d'envoyer auprès de Fisk.

Au bout d'une minute de dégivrage intense, le grattoir se cassa net et entailla son auriculaire. Avec un juron, l'inspecteur balança l'objet désormais inutile dans la neige et observa les morceaux épars, le souffle court. À cet instant précis, il aurait échangé la moitié des gadgets dont étaient truffés les fusils contre un véritable grattoir digne de ce nom.

Bouillonnant de frustration, Fisk finit par se laisser envelopper dans ce silence extraordinaire, espérant qu'il lui apporterait le calme et la concentration nécessaires à sa mission. Immobile, il se contenta d'écouter.

Aucun bruit de moteur en provenance de la frontière. Aucune voix. Rien.

Il songea alors qu'il n'avait jamais connu d'endroit où régnait un tel silence. Pas une seule fois dans sa vie. Il ne s'agissait pas seulement de l'isolement du lieu, mais de la neige elle-même. Comme les revêtements acoustiques d'un studio d'enregistrement, elle aspirait le moindre son aux alentours. Il y avait de quoi avoir la chair de poule, pour un citoyen comme Fisk. Il avait l'impression d'être

en plein thriller, quand l'interruption soudaine de la bande-son annonce un drame imminent.

D'un autre côté, il se dégageait également de ce silence une certaine beauté. Le soleil couchant avait tiré un voile gris sur le paysage, pareil à une toison glacée et immaculée. Fisk ne voyait qu'à quelques mètres aux alentours ; il parvenait à peine à établir une véritable distance. Quinze mètres ? Trente ? Il avait entendu parler de blizzards tellement aveuglants qu'on pouvait tout juste voir au bout de son bras. La situation pourrait donc être pire.

Mais tout de même, ce n'était clairement pas un temps idéal pour partir à la chasse à l'homme.

Les braqueurs de banque aimaient les jours de neige ; Fisk l'avait appris dès ses débuts dans la police. Chaque tempête de neige s'accompagnait d'une bonne demi-douzaine de braquages. Rien de plus simple que de rentrer dans une banque avec un masque ou des lunettes de ski sans attirer l'attention sur soi ; et une fois la police alarmée, elle prenait facilement quatre fois plus de temps pour intervenir. Il aimait à se rappeler la magnifique gerbe orange du dispositif de maculage de billets tombant sur le tapis de neige de Murray Hill. Parfois, l'art se mêlait intimement à son métier...

Les vitres de la voiture étaient encore recouvertes d'une épaisse couche de givre. Fisk récupéra un bout de plastique rose dans la neige. À son extrémité, le grattoir cassé formait une pointe acérée. Il lui avait fait une belle entaille au doigt, malgré ses gants de cuir.

L'une après l'autre, de grosses gouttes de sang venaient souiller la neige vierge sous ses pieds. Il serra le poing afin que son gant désormais bon à jeter absorbe le sang et attendit, captivé par le silence.

Il réalisa qu'il n'avait aucune envie de retourner à l'intérieur du véhicule, avec cet attroupement de personnalités alpha cherchant à montrer leur supériorité à tout prix.

« Moi, je suis un dur à cuire. D'ailleurs, on ne fait pas meilleur flic que moi. J'étais déjà au top dans mon équipe de foot, au lycée. Et je ne vous parle pas de mon peloton, à l'armée. » Et bla, et bla, et rebla. Ça commençait franchement à lui taper sur le système. Et cette Mary Rose – meilleure sprinteuse à Fordham et meilleure tireuse de sa classe à Quantico –... c'était la pire du lot.

Fisk jeta un coup d'œil à sa montre. En théorie, les deux Suédois auraient dû apparaître il y a plus d'une demi-heure, déjà. Peut-être ne viendraient-ils pas, finalement. Peut-être attendaient-ils que la tempête passe, comme n'importe qui d'un minimum sensé.

Tout en tapant des pieds sur la neige afin de se réchauffer, il sentit soudain une pression désagréable sur sa vessie. Voilà qui lui ferait gagner quelques minutes supplémentaires en dehors du véhicule.

Il pencha la tête et ouvrit grand les oreilles. Pas de bruit de moteur, pas de Volvo pleine à craquer de terroristes broyant la neige sous ses roues...

Il imagina un instant l'effet de son urine se déversant sur les vitres verglacées de la Jeep. Comment faire d'une pierre deux coups... Mais il n'en était pas encore arrivé là. Il n'avait pas nettoyé les vitres de l'autre côté du véhicule, mais les essuie-glaces leur permettaient de voir au moins à l'avant. Et il n'en aurait que pour une petite minute.

Tandis qu'il s'éloignait dans la neige, il se rendit compte avec étonnement à quel point il était difficile de s'y mouvoir.

Il se sentait à la fois ridicule et mal à l'aise, à lever les jambes ainsi pour avancer parmi les congères. Mais c'était toujours mieux que d'essayer de pisser dans une bouteille d'eau, aux côtés de l'agent spécial Mary Rose Palestrina vantant ses mérites de tireuse...

Il avançait péniblement, s'enfonçant à chaque pas dans une épaisse couche de neige qui s'accrochait à ses bottes.

Il avait l'air tellement idiot qu'il se promit de ne plus jamais se moquer de ceux qui portaient des raquettes. Les arbres formaient une barrière sombre et imposante derrière le rideau de neige qui tombait devant son nez.

Il se retourna et distingua tout juste la Jeep grise. Il aurait même pu avoir du mal à retrouver son chemin s'il n'avait pas laissé derrière lui des gouttes de sang rouge vif tout du long, façon Petit Poucet.

Il gagna la première rangée d'arbres et posa le grattoir cassé sur la neige avant de se hâter d'ouvrir sa ceinture et son pantalon. Puis il remonta sa braguette, soulagé et déterminé à passer le relais, désormais. Il regarda son doigt, dont la coupure commençait à coaguler avec le froid, et se baissait pour récupérer le grattoir quand les coups de feu brisèrent le silence.

Fisk chercha instinctivement son Glock, mais il n'était pas là, bien sûr. Il était sur la banquette arrière de la Jeep, à une cinquantaine de mètres de là.

Une bouffée aveuglante de colère et de peur s'empara de lui. Une succession de rafales suivit alors – un nombre terrifiant de coups tirés à l'arme automatique. La fusillade se mêlait à des bruits sourds métalliques et de verre brisé.

Il venait tout juste de se mettre à courir en direction du véhicule lorsque la neige tomba soudain en cascade de la cime des arbres, chutant sur lui dans un sifflement suivi d'un bruit mat. À moitié enterré, il entendit alors d'autres branches craquer au-dessus de sa tête. Une seconde vague de neige s'écroula, déclenchant une réaction en chaîne tout autour de lui.

Fisk commença à dégager la neige de ses mains gantées. La surface était encore friable, mais il dut briser la couche compacte du dessous avec le grattoir, manquant de perdre sa botte lorsqu'il réussit à ôter sa jambe gauche. Il ramassa une branche cassée et quitta le couvert des arbres, fonçant aveuglément vers un rideau blanc.

Il savait qu'il regardait dans la bonne direction ; pourtant, il n'y avait aucune Jeep en vue. Aucun bruit non plus en dehors de son souffle haletant : pas de coups de feu, pas de cris.

Combien en avait-il entendu ? Trente ? Quarante ? Ça n'avait pas duré plus de dix secondes, mais il en tremblait encore.

Il continuait d'avancer, titubant dans la neige épaisse, présumant que le pire était arrivé.

Il s'agissait forcément d'une embuscade. Les Suédois avaient réussi à les prendre par surprise, ses « collègues » ayant probablement été davantage occupés à comparer leurs blessures de guerre plutôt qu'à faire le guet.

Il chercha ses propres empreintes de pas, que la neige fraîche recouvrait déjà. Il distingua une goutte de sang et sut alors qu'il était dans la bonne direction.

D'autres coups de feu éclatèrent. Fisk se figea, à l'affût. Le son lui paraissait si proche, mais les tourbillons de neige brouillaient tout très vite.

De nouveaux bruits sourds. Était-ce derrière lui ? Les arbres lâchèrent un autre petit amas de neige. Il se retourna vers les troncs sombres aux contours indécis. Puis reposa les yeux devant lui.

Deux silhouettes. À peine visibles. Des éclats de couleur – du noir et du marron – se déplaçant à travers le rideau blanc. Une écharpe, peut-être, une casquette... une arme.

C'était lui qu'ils visaient, désormais. Ils avaient repéré ses empreintes qui s'éloignaient de la Jeep. Ils suivaient ses traces de sang. Leurs premières rafales, qui l'avaient manqué, s'évanouissaient dans la forêt, derrière lui.

Fisk fit volte-face ; à découvert, il était trop vulnérable. Seule la distance lui permettrait de ne pas être repéré. Il jeta sa branche et fonça de nouveau vers la forêt, s'attendant à de nouveaux coups de feu. Ils vinrent à l'instant où

il se glissa derrière le premier arbre. Il scruta le rideau de neige sans parvenir à les voir. *Concentre-toi, bon sang !* Il n'avait entendu ni moteur ni bruit de pneus dans la neige. Il ne voyait qu'une solution : ils avaient abandonné leur véhicule plus loin et étaient venus à pied.

Le silence était atroce. Il signifiait que ses partenaires avaient échoué. S'ils étaient encore en vie, il distinguerait quelque chose, un cri, n'importe quoi.

Les trois individus avec qui il patientait dans le véhicule à peine quelques minutes plus tôt étaient tous morts. Ari Schaefer, Ralph Carver et Mary Rose Palestrina. Cela ne faisait plus aucun doute.

Trois de ses camarades étaient tombés.

Lorsqu'il réalisa cela, sa confusion et son dégoût passagers s'évaporèrent pour laisser la place à une vague de colère enragée. Il posa les yeux sur sa main, qui tenait toujours le bout tranchant du grattoir rose en plastique. Certes, ce n'était pas un Glock 17, mais c'était mieux que rien.

L'adrénaline qui s'empara alors de lui se traduisit sous la forme d'une vague nauséuse. Ces deux types – à supposer qu'ils n'étaient que deux – comptaient bien terminer ce qu'ils avaient commencé.

Des voix. Chantantes, si ses oreilles ne le trompaient pas. Fisk parlait l'arabe aussi bien que sa langue maternelle, maîtrisait l'espagnol, avait de bonnes bases de français et connaissait un petit peu d'allemand, de thaïlandais et d'indonésien. Son père était un ancien diplomate ; Fisk avait donc énormément voyagé, enfant, et avait développé un don pour les langues étrangères.

Mais il ne parlait pas suédois. Il ne comprenait donc pas ce qu'ils se disaient.

Une voix d'homme, basse et laconique. Une autre qui lui répondait. Ils paraissaient proches, presque comme s'ils étaient juste de l'autre côté de l'arbre... mais c'était

la neige qui lui jouait un tour. Ils ne pouvaient pas voir Fisk si lui ne les voyait pas.

Ils parlaient comme des soldats, d'un ton calme et impassible. D'après ce qu'il avait perçu de l'embuscade, ces deux Suédois n'étaient pas de simples amateurs lancés corps et âme dans le jihad parce qu'ils en avaient assez de leur job pépère. Non, ces types bénéficiaient d'un véritable entraînement militaire.

Son téléphone aussi était dans la voiture, en charge, mais ce n'était pas bien grave. Dans ce désert arctique, il n'y avait aucune chance de trouver du réseau... En revanche, Mary Rose avait un téléphone satellite, si sa mémoire était bonne. Il lui fallait ce téléphone autant qu'il lui fallait une arme.

Il vit les couleurs réapparaître, floutées par le rideau blanc. Même camouflé par les quelques arbres aux alentours, ils le repéreraient très vite. Fisk serra le poing sur le morceau de grattoir brisé et reprit sa course. Le tapis de neige était moins épais par ici. Il s'attendait à tout instant à entendre des coups de feu dans son dos, en vain.

Une sensation étrange s'empara alors de lui. Il l'avait éprouvée de nombreuses fois dans sa vie, mais il n'avait jamais été capable de mettre un nom dessus. La menace d'une mort imminente avait l'avantage de procurer une concentration exceptionnelle.